

### BRITISH JUSTICE.

INDIA.

#### PATHEPIC PETITION OF A WIFE.

This celebrated petition has been published several years ago in England. We recollect reading it not long since in an English annual.

It is one of the most heart-melting appeals we ever read, and would have torn the heart of any man but Warren Hastings to pieces. The catastrophe was rendered more shocking, from the fact, that the only crime of the husband, was patriotic hostility to the enemies and despoilers of his native country. A petition less eloquent, but not less affecting, went up from the wife of the unfortunate Lount, to the ears of Sir George Arthur, imploring him to spare the life of her husband, but with as little effect on that cruel, tyrannical man.

A literal translation of the petition presented to the governor, Hastings, by the wife of Almas Ali Cawn, in behalf of her husband, who was seized and put to death for political purposes in India:—

"To the high and mighty sercari of the most powerful Prince, George, King of England, the lowly and humble slave of misery, comes praying for mercy to the father of her children.

"Most mighty Sire,—May the blessings of thy God wait on thee: may the gates of plenty, honor and happiness be ever open to thee and thine: may no sorrows distress thy days, may no grief disturb thy night; may the pillow of peace kiss thy cheek, and the pleasure of imagination attend thy dreaming, and when length of days makes thee tired of earthly enjoyments, and when the curtain of death gently closes round the last sleep of human existence, may the angels of God attend thy bed, and take care that the expiring lamp of life shall not receive one rude blast to hasten its extinction. Oh! hearken, then, to the voice of distress, and grant the petition of thy servant: spare the father of my children, save the partner of my bed, my husband, my all that is dear, consider, oh! mighty Sire, that he did not become rich through iniquity, but that which he possessed was the inheritance of a long line of flourishing ancestors, who when the thunder of Great-Britain was not heard in the peaceful plains of Hindostan, reaped their harvest in quiet and enjoyed their patrimony unmolested.

"Think, oh! think, the God whom thou worshippest dearest not in the blood of the innocent, remember thy own commandment: 'thou shalt not kill,' and obey the ordinance of God. Give me back my Almas Ali Cawn, and take all our wealth; strip us of our jewels and precious stones, our gold and our silver, but take not away the life of my husband: innocence is seated on his brow, and the milk of human kindness floweth around his heart. Let us go and wander through the deserts—let us become labourers in those delightful spots of which he was once lord and master; but spare, oh! mighty Sire, spare his life—let not the instrument of death be lifted up against him, for he hath committed no crime. Accept our treasures with gratitude, thou hast them at present by force: we will remember thee in our prayers, we will forget that we were ever rich and powerful.

"My children, the children of Almas Ali Cawn, send this petition for the life of him who gave them life—they beseech from thee the author of their existence. By that humanity which we have often been told glowed in the breast of European loveliness, by the tender mercies of the enlightened souls of Englishmen, by the honor, the virtue, the honesty, and the maternal feeling of thy great Queen, whose numerous offspring is so dear to her, the miserable wife of thy prisoner beseeches thee to spare her husband's life, and to restore him to her arms. Thy God will reward thee, and she now petitioning will ever pray for thee, if thou grantest the prayer of thy humble vassal."

This petition was presented by the unhappy woman to the governor, who after having perused it, gave orders that Almas Ali Cawn should be immediately strangled, and this order was put into execution.—English Paper.

### JUSTICE ANGLAISE.

INDE.

#### PETITION PATHÉTIQUE D'UNE FEMME!

Cette pétition célèbre a été publiée en Angleterre il y a plusieurs années. Nous nous souvenons de l'avoir lue, il n'y a pas longtemps, dans un journal anglais.

C'est l'appel le plus attendrissant que nous ayons jamais lu, qui aurait déchiré le cœur de tout autre homme que d'un Warren Hastings.

La catastrophe fut d'autant plus criante, que le seul crime du mari n'avait été qu'une hostilité patriotique aux ennemis et spoliateurs de son pays.

Une pétition moins éloquente, sans être moins touchante, fut présentée par l'épouse de l'infortuné Lount, à Sir George Arthur, l'implorant d'épargner la vie à son époux, mais avec aussi peu de succès sur le cœur de cet homme tyrannique et cruel.

Traduction littérale de la pétition présentée au gouverneur Hastings par l'épouse d'Almas Ali Cawn, qui fut arrêté et mis à mort pour cause politique dans l'Inde.

"Au haut et grand sercari du plus puissant Prince, George, Roi d'Angleterre, la plus soumise et la plus humble esclave de la misère vient demander miséricorde en faveur du père de ses enfants:—

Père très-puissant, puissent les bénédictions de ton Dieu demeurer sur toi: que les portes de l'abondance, de l'honneur, et de la félicité t'étre ouvertes et aux tiens; que les peines ne puissent jamais attrister tes jours, que le chagrin ne trouble point ton sommeil; que le cousin de paix baise ta joue, et que les plaisirs de l'imagination accompagnent tes rêves; et quand la longueur des jours te fatiguera des joies terrestres, et quand le rideau de la mort se fermera doucement sur le dernier sommeil de l'existence humaine, puissent alors les anges de Dieu être à ton chevet et prendre soin que la lampe expirante de ta vie ne reçoive aucune bourrasque qui hâte son extinction! O! prête donc l'oreille à la voix de la détresse, et rends toi à la prière de ta servante:—Épargne, oh! épargne le père de mes enfants, sauve le compagnon de ma couche nuptiale, tout ce qui m'est cher. Considère, ô père très-puissant, qu'il n'est pas devenu riche par la voie de l'iniquité, mais ce qu'il possédait était d'héritage d'une longue lignée d'ancêtres florissants qui, avant que les foudres de la Grande-Bretagne eussent retentis dans les plaines paisibles de l'Indostan, recueillirent leurs récoltes en paix, et jouirent de leur patrimoine sans vexation.

Pense, oh! pense, que le Dieu que tu adores, ne se réjouit point de l'effusion du sang de l'innocent: soviens-toi du commandement "tu ne tueras point" et obéis à l'ordre de Dieu. Rends-moi mon Almas Ali Cawn, et prends toutes nos richesses; dépoilons-nous de nos joyaux et de nos pierres précieuses, de notre or et de notre argent, mais ne me ravis pas la vie de mon époux: l'innocence s'assied sur son front, et le lait d'une tendre humanité circule autour de son cœur. Laissons- nous errer dans les déserts—que nous devenions labourers dans ces lieux de délices ou nagerons il était le seigneur et le maître; mais, oh! père très-puissant, épargne sa vie, que l'instrument de la mort ne soit point levé contre lui, car il n'a pas commis de crime. Accepte nos trésors avec notre reconnaissance, tu les possèdes déjà par la force, nous nous souviendrons de toi dans nos prières, et nous oublierons que nous fumes riches et puissants.

Mes enfants, les enfants d'Almas Ali Cawn, envoient cette pétition pour la vie de celui qui leur a donné la vie; ils vous demandent instamment l'auteur de leur existence. Par cette humanité qui nous a été si souvent présentée comme embrasant le sein de la beauté européenne, par la tendre clémence des ames éclairées des anglais, par l'honneur, la vertu, l'honnêteté et les sentimens maternels de ta Grande Reine, dont les nombreuses postérités lui sont si chères, l'épouse misérable de ton prisonnier te supplie d'épargner la vie de son époux, et de le rendre à ses bras. Ton Dieu te récompensera, ton pays ne peut que t'en remercier, et celle qui t'implore aujourd'hui priera toujours pour toi, si tu le rends à la prière de ton humble vassale."

Cette requête fut présentée par cette femme infortunée au gouverneur Hastings, qui, après l'avoir parcourue, ordonna d'être immédiatement Almas Ali Cawn, et l'ordre fut mis à exécution.—Paper Anglais.

### EDUCATION.

#### De l'étude des langues anciennes, comme base de l'instruction.

J'ai fini mes études à quinze ans. Deux prix, que pour la première fois j'avais cru devoir rechercher pour satisfaire enfin aux vœux d'un père et d'une mère avaient été obtenus. Heureux de ce succès, fier de l'avenir qu'un discours de rhétorique promet toujours aux jeunes élèves, j'entraînai avec une indicible joie les portes du collège rouler sous leurs gonds de fer et laisser arriver jusqu'à moi l'air du monde et de la liberté. Le souvenir de 20 ans d'esclavage, celui des punitions parfois cruelles dont la trace, empreinte par un millier de féroces, existait sur mes mains d'enfant, ajoutait une nouvelle importance à l'éducation que je devais regarder comme étant devenue mon partage. Ce monde où j'allais entrer, je me croyais digne de lui. Les années consacrées à acquérir les moyens de lui plaire me semblaient constituer un droit réel à sa bienveillance. Supposer que cette éducation, ces soins, ces années si précieuses, puisqu'elles sont la base de toute existence, n'auraient des mon début dans la société d'autre conséquence qu'une accablante déception, tout cela ne pouvait entrer dans ma pensée. Je me disais: j'ai suivi les leçons des sages, et les systèmes, qui n'ont fait que le monde égarer, et le système employé par leurs devanciers, n'ont pu ni se tromper, ni me tromper.

Bien pénétré de cette croyance, je supputai les doctes trésors dont l'argent de ma famille et le zèle impérieux de mes maîtres m'avaient rendu possesseur. Hors Virgile, Tacite, expliqués presque sans le secours d'un dictionnaire, me semblaient une passable fortune. Quelques mots de grec m'autorisaient à citer le nom d'Homère. Le catéchisme, bien que moins séduisant que la mythologie, était pour moi une incontestable vérité. Comment, avec un tel cortège de latin, de grec, de faux et de vrais dieux, ne pas briller d'un intéressant éclat au moment même de mon apparition parmi les hommes!

Je fus trompé. Parvenu sur cette grande scène, mêlé à ses tumultueux acteurs, je voulus parler à mon tour, et la parole expira sur mes lèvres. Que dire? Je voyais partout des Français, des Anglais, des Allemands, des Italiens, des vivans enfin de toute allure, de tout langage, mais je ne voyais aucun des morts que l'on m'avait appris à connaître, et quant à ces vivans je crus devoir montrer que je savais les langues des morts, un chuchotement fort clair m'apprit que dans le vocabulaire usuel se trouvait aussi, même pour un collier, le mot de pédant.

O mes prix! ô mes couronnes! ô Virgile! et vous célèbre maréchal de France, si souvent cité pour avoir préféré les palmes des collèges à celles des batailles, que devintes vous à mes yeux! et vous, plus précieuses pour moi que toutes ces définites immortalités, ô mes jeunes années, à quoi m'aviez-vous servi! Hélas, une compréhension lucide d'un goddam anglais ou d'un tartuffe allemand, m'eût été cent fois plus utile que toute cette science antique qui, rebondissant en moi par le simple aspect de la société moderne, m'oppressait du sentiment amer que produisent les sacrifices vains et les jours perdus. Rien, absolument rien, parmi tout ce qui composait le bagage intellectuel que l'on m'avait donné pour traverser la vie, ne pouvait recevoir dans cette vie d'application immédiate et profitable. On avait voulu me rendre propre à toutes choses, je ne l'étais à aucune, et quand la sollicitude paternelle m'interrogeait sur le choix d'une carrière, je m'égarais dans un vague infini, cherchais sans voir et rêvais sans penser. Recourir à une éducation nouvelle était impossible; l'âge des actions était venu, le temps et la fortune manquaient, et une déception première me rendait paresseux à recommencer.

Ce n'est pas sans une espèce d'angoisse que je me rappelle les pénibles impressions que me fit éprouver ce non sens de mon éducation première. Elevé, grandi au milieu d'un monde qui n'était plus, nourri de ses idées, begayant sa parole, je me sentis déplacé sur le monde réel pour lequel je n'avais pas été formé. Je demandai des consolations à mes livres accoutumés. Ni l'harmonieuse euphonie du quadrupède ni le paternel soupir, ni la froide majesté de l'infandum regina jubes, ne m'offrirent une compensation suffisante des connaissances usuelles dont je manquais absolument. Embarrassé des autres et de moi-même, je ne tardai pas à arriver à l'abattement. Bientôt je compris le suicide, et depuis, et bien souvent, quand, dans la presse quotidienne, j'ai vu figurer le récit de malheurs de ce genre survenus avant l'époque où ceux qui sont tombés victimes n'avaient pu avoir à lutter contre les difficultés sévères de l'existence, je me suis demandé si ces morts inattendues n'avaient pas pour principale cause cette même éducation si préconisée dans ses dons, si menue dans ses promesses, qui vous jette à une société mepouse, tout chargé d'oripeaux qu'elle ne porte pas, tout imbu de pensées qu'elle n'a plus, qui vous pose en face du passé quand il faut aller à l'avenir et ne rempli votre âme que d'oubli. Entre la société que l'on fait étudier à Fontenay et celle où l'homme doit figurer, entre un monde de devoirs

Ceux qui la franchissent sans peine, qui, portés sur le char de la fortune, peuvent se lancer de prime-abord au milieu des dissipations qui font aimer la vie. Ceux pour qui le travail est une nécessité laborieuse en tremblant, se découragent à la peine et s'arrêtent au seuil du grand théâtre, parce qu'ils ne découvrent aucun rôle qui leur puisse convenir.

Loïn de moi la prétention d'intéresser le public à la très simple histoire de mes jeunes années; toutefois, j'ai pensé qu'à cause même de sa vulgarité, cette histoire devait être celle de la grande majorité des élèves, et j'ai parlé de moi, parce que j'ai parlé de tous. Continuant ce mode de raisonnement, je trouve que ces langues mortes que je possédais à quinze ans, je ne les possédais plus à vingt ans; qu'à vingt-cinq ans, elles avaient entièrement disparu de mon souvenir; que leur inutilité pour mon existence avait été si complète, que je n'avais pas eu une seule fois à regretter leur perte, et qu'enfin ce qui m'était arrivé était arrivé aussi à la presque totalité de mes confrères en lettres et en Virgile. Je trouve encore que j'ai mille fois déploré mon ignorance des langues vivantes; et que si, dès le principe, au lieu de graver dans ma mémoire de fugitives consonances grecques et latines, on y eût inscrit les notions d'une langue moderne, je n'aurais rien oublié, car à chaque pas, j'aurais eu à appliquer, non-seulement sans ridicule, mais encore avec avantage, ce que j'aurais appris. Les travaux de l'enfant n'auraient pas été perdus pour l'homme.

Malgré tout ce que ces vérités ont de positif, je dirai presque de trivial, je comprends sans trop de difficulté le retard apporté à leur mise en pratique. Durant bien des siècles, aucune langue digne de ce nom ne fut parlée en Europe. Entre la civilisation ancienne et la civilisation actuelle un long chaos a existé, et ce n'était pas dans les idiomes informes et variables du moyen-âge que pouvaient convenablement se traduire les merveilles intellectuelles des temps passés. Science, religion, littérature, tout se trouvait dans les livres anciens. Les civilisés n'avaient qu'un flambeau, les idées lumineuses qu'un sanctuaire, et pour se procurer le feu sacré, il fallait d'abord conquérir les clés du temple. Mais aujourd'hui tout a changé. Mille flambeaux se sont allumés au flambeau antique. Aux pensées des anciens jours se sont réunies les pensées des jours nouveaux. Les langues se sont faites comme les peuples. Héritières des richesses d'autrefois, elles les ont accrues de leurs propres richesses et ont produit, dans tous les genres, des chefs-d'œuvre devant lesquels s'inclinerait à son tour la docte antiquité. Supposer que l'étude de ces langues nouvelles profiterait moins à l'intelligence d'un enfant que celles des langues mortes, ne serait autre chose qu'une stupide immolation de l'incontestable supériorité moderne.

Que l'on ne s'imagine pas, d'ailleurs, que, dans le changement complet que j'essaie de provoquer en faveur de l'instruction collégiale, j'ai pour but de proscrire complètement les langues anciennes et de nous dériver à jamais des grecs et des romains. Non, et je vais plus loin, cela ne se peut. Du jour où l'imprévoyance, et non la sagesse académique, s'est avisée de circonscire dans les limites d'un dictionnaire le nombre de mots qu'il est permis d'appliquer aux idées, elle nous a rendu en France surtout, tributaires à toujours de nos scolaires modèles. Grâce aux lois édictées par ces ordonnances, nos sanctionnées par la mode et l'habitude, notre langue, à l'époque où écrivait Montaigne, aurait pu encore se créer un génie et des ressources à elle, se trouver tout-à-coup emprisonnée dans une espèce de cercle légal. Elle cessa de s'ingénier de se créer des racines qui lui fussent propres, et chaque fois que les progrès d'une science et le développement de la civilisation exigèrent des expressions nouvelles, force fut de franchir avec plus ou moins de barbarie du grec et du latin. Les choses en sont venues à ce point que deux langages très-distincts existent dans la nôtre, la langue usuelle d'abord, puis la langue scientifique, qui, incompréhensible pour la très-grande majorité des populations, présente un invincible obstacle à cette expansion des lumières tant prônée de nos jours, et fait si bien que, chez le peuple le plus intelligent peut-être de tous les peuples, la science, apatage seulement de quelques-uns, reste isolée dans une étroite sphère, faite d'un langage qui la vulgarise et mette ses éléments à la portée des masses. Cet état de choses est fâcheux sans doute, mais enfin il existe. C'est un fait accompli contre lequel toute réclamation est inutile, et auquel il résulte que, pour tous ceux qui voudront s'élever et se maintenir à la hauteur scientifique de notre siècle, l'étude des langues anciennes demeure une nécessité. Je suis donc, ainsi que j'ai dit plus haut, bien loin d'en conseiller l'abandon. Seulement, comme cette étude ne profite qu'à un petit nombre, et en raison de positions spéciales, je dis qu'elle doit être le complément et non la base de l'instruction générale des grands collèges, qu'il faut finir et non recommencer par elle.

Je ne crains pas d'établir comme un fait positif que, sur cent élèves qui, après avoir passé de six à huit années les bancs collégiaux, en sortent munis des mêmes provisions grecques ou latines que j'en comptais moi-même, quatre

vingt-cinq au moins sont obligés, par le seul effet de leur contact avec le monde, de rejeter l'inutile fardeau dont on les a chargés, et de se livrer, tout en déplorant une irréparable perte de temps et d'argent, à des travaux sans rapport, pour la plupart avec leurs études premières. J'ajoute que si ces mêmes élèves étaient appliqués à l'étude d'une langue vivante, ils acquerraient tous, durant leur séjour sur les bancs scolaires, non seulement un développement de leurs facultés intellectuelles égal à celui procuré par l'ancien système, mais encore un élément imprécisable de travail et de ressources, et que pour ceux qui, par suite de circonstances particulières, se trouveraient amenés à l'étude des langues anciennes, cette étude n'exigerait pas plus d'une ou deux années, car elle serait entreprise avec l'aide d'une intelligence formée et d'une volonté personnelle.

Certes, un tel fait a dû, depuis bien longtemps, frapper les yeux des familles. Certes, les idées de rénovation qu'il me suggère n'ont rien de nouveau. Pourtant aucun changement radical n'est encore à espérer. C'est que, dans notre société si peu posée, si joyeuse avec la vie, si folle d'émotions bruyantes, on n'a que bien peu de temps à donner aux réflexions simplement utiles. L'esprit d'emprunt de l'esprit général, l'esprit de famille manque de sérieux et de portée; que l'on expédie un enfant dans un collège beaucoup moins dans un intérêt d'avenir que dans celui de commodités actuelles, et que les parents qui viennent assister à une distribution de prix, se préoccupent bien plus de la couronne flatteuse qui sera déposée sur le front d'un fils, que de la qualité et du mérite de l'instruction à laquelle cette couronne aura été due.

On conçoit sans peine ce que de pareilles incursions renferment de favorable pour un *status quo* éternel. Aussi n'est-ce pas des familles, mais bien du pouvoir, que devra émaner cette réforme. Celles-ci, tant qu'il existera des collèges, y enverront leurs fils, sans trop s'occuper de ce qu'ils y feront; celui-là méritera bien du pays et de l'humanité, quand, assez courageux pour faire enfin justice d'une absurdité très vénérée sans doute, mais en même temps très funeste, il ordonnera que, dans tous ces collèges, on exerce de prime-abord l'intelligence des élèves à des études utiles pour toute la durée de la vie, et non plus à des études de luxe, que les quatre cinquièmes d'entre eux, aussitôt qu'ils sont affranchis de la captivité de l'école, sont forcés, par convenance, par raison, par devoir, de perdre à jamais de vue.

C. MASSER.—(Archives du Havre.)

### PARLEMENT IMPÉRIAL.

AFFAIRES DU CANADA.

[Nous donnerons à nos lecteurs qui n'en auraient pas eu communication, quelques-uns des débats du Parlement Anglais sur les affaires du Canada, antérieurs aux dernières dates.]

**Sommaire des débats du Parlement d'Angleterre.**  
27 Mai.—Lord Brougham dit au sujet de la conduite du colonel Pritch, qu'une désapprobation n'était pas suffisante, qu'il devrait avoir une punition, et même une sévère punition. Comme avocat il n'hésitait pas à avancer que le colonel Pritch était coupable de meurtre, et que le gouverneur Wall avait été pendu pour un acte semblable.

3 Juin.—Lord John Russell proposait ses résolutions pour les Canadas. Il argumenta sur l'état de la condition des affaires dans les deux provinces, d'après le rapport de lord Durham, et il finit son discours en disant que la seule mesure praticable pour les soulager était l'union législative. Il déclara que le gouvernement n'était pas disposé à adopter les plans de Sir Francis Head, lesquels n'étaient pas praticables—que le gouvernement était également contre une autre proposition qui a été faite, celle de la confédération de toutes les provinces.

Dans le plan proposé au parlement, le gouvernement avait résolu que la représentation ne serait pas réglée par la population, comme elle existait dans les deux provinces, mais sur le double principe du territoire et de la population; ce qui donnerait plus de poids aux loyaux des deux provinces qu'ils n'en possédaient actuellement.

Afin d'éviter au danger de donner un système représentatif aux districts dernièrement en rébellion, il proposa qu'aucune assemblée ne fut convoquée avant 1842—de continuer au gouverneur du Bas-Canada le pouvoir qu'il possédait, et de l'augmenter même s'il était nécessaire.

Il proposa de donner un contrôle complet des revenus de la couronne à la chambre d'assemblée, après s'être assuré d'une liste civile fixe pour les officiers de la couronne, les juges, etc.

Qu'il ne consentait pas au principe d'un gouvernement responsable recommandé par lord Durham.

Sa seigneurie conclut sa motion par deux résolutions—une pour assurer le principe de l'union—l'autre pour le maintien des affaires telles qu'elles sont jusqu'en 1842.

Sir Robert Peel exprima son mécontentement du débat. Il pensait que les ministres se proposaient de statuer immédiatement sur l'état des Canadas—qu'il doutait de l'efficacité de la mesure proposée, et qu'il n'avait pas à